



Le

POIDS

D'UN

HOMME

Valentin Pythoud
Traces de recherche
Le Poids d'un homme
Recherche menée à L'L de mars 2020 à décembre 2022

Table des matières

Pages 4-5	Introduction
Pages 6-7	Héroïsme et Fragilité
Pages 8-11	Le Pointu
Pages 12-13	Travail Physique
Pages 14-15	Installation
Pages 16-17	Écriture
Pages 18-19	Photo
Pages 20-21	Gueules Cassées
Pages 22-23	Son
Pages 24-25	Synthèse

Introduction.

Je m'appelle Valentin Pythoud, j'ai étudié à l'ÉSAC (École Supérieure des Arts du Cirque) à Bruxelles en tant que porteur acrobatique au sein d'un trio dans lequel j'avais la place de porteur principal. J'ai participé à de nombreuses créations collectives de cirque, de danse et autres. Je suis aussi décorateur d'intérieur, un métier que j'ai étudié et pratiqué quatre ans en Suisse avant d'arriver à Bruxelles.

Bien que j'aie participé à des projets d'envergure et qui ont été reconnus pour leur qualité, je reste un travailleur de l'ombre. J'officie à régler depuis la scène au bon fonctionnement d'une prestation et je suis plus intéressé à résoudre les situations en direct qu'à rechercher la lumière. Je ne me cache pas, je priorise le projet et l'action collective.

En mars 2020, j'arrive à LL avec comme objectif de me découvrir une autonomie artistique, un univers qui me soit propre. En proposant de travailler à partir d'un double thème de recherche, la Fragilité et l'Héroïsme, je veux me mettre volontairement en déséquilibre afin de me forcer à sortir de mes habitudes et réflexes.

Peu avant de commencer ce travail à LL, un changement de taille s'annonce dans ma vie privée : ma femme est enceinte. Et lors de ma première résidence de recherche, le COVID fait son entrée en Belgique. Ces deux aspects influenceront grandement mon état psychologique et physique, ainsi que la direction de mes investigations artistiques. Durant ma première résidence, je remplis l'espace d'objets, je découvre différents médiums et surtout je me construis un masque « monumental » : le Pointu est né. Une réaction au masque sanitaire alors imposé dans notre société ; une façon de m'approprier une obligation qui ne me convenait pas.

Le Pointu m'a servi de filtre, de catalyseur, au travers duquel j'ai observé et pratiqué, jusqu'à le considérer comme un professeur m'indiquant les possibilités, les enjeux. La Fragilité et l'Héroïsme ont été au cœur de ma relation avec cet individu.

En effet, au contact du masque, ses caractéristiques (son volume notamment) affectent l'ensemble de mon corps et de mon esprit, qui se retrouvent en état de fragilité, voire de danger. L'Héroïsme que j'ai dû investir dans ce processus fragilisant n'était pas celui auquel j'étais habitué. Je ne devais plus intégrer un processus collectif, rattraper quelqu'un ou gérer une compagnie, mais j'avais à décider des chemins à découvrir, assumer mes décisions, me laisser surprendre par moi-même, me perdre pour mieux me retrouver. Le Pointu m'a rendu héroïque envers moi-même, il m'a ouvert des perspectives et des horizons.

Au fil des résidences, j'ai investi mon sujet et approfondi l'univers du Pointu. J'ai interrogé ma manière de bouger, mes bras, mes jambes, et le reste. Je me suis forcé à développer et à accepter différents rythmes de déplacement. J'ai travaillé les détails, par exemple les doigts et leurs qualités. En parallèle à ce travail physique, j'ai essayé d'autres médiums, l'écriture et la photo en particulier, mais aussi la pratique de la sculpture ou la composition sonore. J'ai appréhendé chacune de ces « matières » à la manière d'un artisan, en me construisant les outils nécessaires.

J'ai également choisi de travailler avant tout avec ce que j'avais sous la main. J'ai, par exemple, construit le masque du Pointu avec de vieilles affiches que LL m'avait mises à disposition. J'ai créé du son avec un programme qui existait au préalable sur mon ordinateur. J'ai aussi élaboré des scénographies et développé du matériel physique avec les objets trouvés dans chaque lieu que j'ai visité.

Grâce à cette démarche, je me suis empêché d'anticiper trop de situations et j'ai dû garder une certaine flexibilité sur la manière d'approcher le travail. J'ai mûri intellectuellement et j'ai trouvé une certaine relativité, un recul, me permettant des approches nouvelles.

J'ai regardé les détails qui m'entouraient, j'ai lu, sculpté, écrit, sans avoir à l'esprit un but ou un objectif prédéfini, mais avec le temps, chaque action menée a trouvé une place dans cet univers imaginaire et concret du Pointu.

Ce parcours de recherche m'a permis à la fois de me redécouvrir et de me perdre, à travers des médiums et des procédés pour lesquels j'avais de la curiosité mais dont j'appréhendais leur complexité. J'ai lentement réussi à me dégager d'une partie des préjugés qui me collaient à la peau, j'ai pu plonger dans ma part « négligée ».

Héroïsme et Fragilité.

Au commencement de la recherche, il y avait deux notions : l'Héroïsme et la Fragilité. Et plusieurs questions : quels sont leurs liens, quelles sont leurs différences, en quoi l'un nourrit l'autre ?

Par rapport à ces questionnements, deux approches ont cohabité : partir de ces enjeux pour développer des propositions d'écriture (au sens large), ou partir d'explorations de matières et trouver les fragilités qui s'y cachent ainsi que l'héroïsme qui peut y être lié... C'est particulièrement dans cette deuxième approche que je me suis senti le mieux à même de me mettre en recherche.

L'Héroïsme de la Fragilité ou la Fragilité de l'Héroïsme.

Tout au long de ce processus, la notion du temps a été primordiale. Car c'est souvent à travers l'épreuve du temps que j'ai pu travailler à dépasser mes limites (et toucher à une forme d'héroïsme) tout en me confrontant à mes fragilités. Dans des principes d'improvisation longue, notamment. Mais aussi dans les temps (journées) d'errance qui ont pu survenir : au cours de la recherche, la notion du temps disparaît parfois ; une situation où les minutes et les heures se dissipent pour laisser place à un espace-temps entre le réveil et le besoin de sommeil.

Peut-être mon sujet de recherche était en fait l'Héroïsme de la Fragilité au passage du temps.

Comme une vitre fêlée, fragilisée par le temps, continue héroïquement de protéger l'intérieur de l'extérieur, le chaud du froid.



Le Pointu. Dès la première résidence, la confection d'un masque apparaît comme une nécessité. Dans le contexte pandémique, le port du masque sanitaire est généralisé. En réaction (par dépit, par rage aussi), je me mets à construire un premier masque à partir d'un amas de bouts de Scotch assemblés aléatoirement. Un premier essai mis rapidement de côté, à la faveur d'une seconde tentative. Avec d'anciennes affiches cette fois, et du Scotch à nouveau. Avec une image plus précise en tête aussi : celle des médecins de la peste noire, avec leur masque au long bec. Et l'envie de déployer cette image de façon plus fantasque. Une démarche comme une fuite de la réalité... Le Pointu était né – même s'il ne portera ce nom que plus tard.

Lors de cette première rencontre, nous n'avons pas développé énormément ensemble, sûrement par timidité l'un envers l'autre... C'est le recul qui me fait écrire cela, car à la fin de cette première résidence, ne sachant trop quoi en faire, n'y voyant pas grand intérêt même, je propose de le jeter.

Mais l'équipe de LL le conserve, et je le retrouve, posé dans un coin de la salle de ma deuxième résidence. Je ne l'utilise pas directement, mais crée un autre masque, avec une boîte en carton et des piques à brochette trouvés dans la cuisine du lieu de travail. Un bel objet, mais totalement impossible à porter. Commencent alors de premiers « jeux » avec le Pointu, de premières expérimentations des options réalisables avec ce masque sur la tête, mais aussi en le manipulant comme un objet. Il ne quittera plus mon parcours de recherche ; il deviendra même la figure, l'allégorie, à partir de laquelle va s'explorer le double thème de ma recherche.

Son nom découle des formes qui le constituent : un assemblage de cônes de différentes tailles. Son profil, tout en pics éparses, avec un long nez totalement disproportionné, lui donne un aspect démesuré, quelque chose d'héroïque. Sa constitution, des affiches en papier maintenues les unes aux autres par des bouts de Scotch (des rubans de masquage de peinture – qui s'enlèvent donc, voire se décollent, très facilement) transpire la fragilité. Et une fois ce masque enfilé, il me plonge concrètement dans ma double thématique de recherche : il n'y a pas de trous dans le masque pour les yeux, le seul champ vision qu'il offre est un mince horizon au sol ; sa forme fait qu'il penche d'emblée vers l'avant obligeant à un certain port de tête et maintien du dos pour préserver ce mince filet de visibilité ; sa structure n'est pas fixée sur ma tête – masque et visage ont donc une mobilité quasi autonome.

Autant de contraintes qui ont été des moteurs d'explorations et d'écriture. Un long apprivoisement aussi. Parfois, une lutte. Comme ce temps de recherche où j'ai tenté de le contrôler davantage, gérer sa direction, sa position sur ma tête, en fixant à l'intérieur de sa structure un casque de chantier. De ce fait, j'ai gagné en contrôle sur l'objet, mais perdu le sentiment de cohabitation et de dualité fantastique. De plus, l'aspect incontrôlable, aléatoire, était depuis le début de cette recherche un leitmotiv fondamental. Je finirai par retirer ce casque de chantier et accepter que ce masque ait une vie qui lui est propre, qu'il retrouve sa liberté. Et même qu'il prenne le pouvoir, qu'il me dicte ses contraintes, qu'il s'impose comme le protagoniste de cette recherche.

Lors d'un temps de recherche concentré sur les mouvements des doigts, j'ai allongé ceux-ci avec des cônes en papier, pour venir amplifier leurs mouvements, leur donner un aspect plus tortueux. Une façon aussi d'incorporer davantage le Pointu ; qu'il ne soit pas qu'un masque posé sur un corps d'homme.

Dans une version finale du Pointu, pour la confection des doigts et du masque, j'ai remplacé le Scotch jaune-beige d'origine par un même type de ruban mais de couleur bleu Klein, tranchant davantage avec le blanc du papier, créant un labyrinthe visuel, des stimuli esthétiques.

En parallèle à ceci, j'ai progressivement cherché, d'une résidence à l'autre, à imaginer l'univers appartenant à ce Pointu : lui ai construit sa grotte ; ai développé son caractère ; écrit à son sujet, cherchant à lui découvrir une histoire, une logique propre ; tout en me questionnant sur ce que représente le Pointu pour moi, sur quelle part de sa personne se retrouve en moi.

Avec le temps, le Pointu est donc devenu le fil rouge, le vecteur et le prisme de ce travail démarré autour de l'Héroïsme et de la Fragilité. Il m'a permis d'assumer la simplicité, la lenteur et une forme de physicalité singulière. Il m'a soutenu aussi dans des moments de solitude, étant tout à la fois un ami, un professeur et une inspiration.

Je suis lui et il est moi, et dépendamment de la situation, nous sommes nous.



Travail Physique.

Tout au long de cette recherche, le travail physique est l'aspect qui a été le plus complexe à aborder. Car il partait d'une envie de s'émanciper des façons de faire acquises jusque-là, et de la nécessité donc de déconstruire certains préjugés esthétiques que je pouvais avoir – entre autres des questions liées à la taille, à l'énergie ou à la dynamique des mouvements.

Durant les huit résidences, la recherche de différentes manières d'aborder le mouvement physique ont ainsi guidé mes explorations qui, dans leur ensemble, ont pris comme point de départ une logique de contraintes, et une tentative de les dépasser – en écho aux thèmes de la Fragilité et de l'Héroïsme.

Dans cette logique, le masque du Pointu a joué un rôle central. Sa taille, mais surtout la quasi absence de visibilité qu'il offre, sans oublier sa mobilité (son autonomie de mouvement) ont d'emblée induit une série de contraintes et d'incertitudes, un état physique différent, plus fragile. Mes habitudes d'écriture basée sur la vélocité et une certaine qualité de mouvements (amples, énergiques) s'en sont automatiquement retrouvées mises à mal. S'est ainsi ouvert, de résidence en résidence, un champ de travail physique à partir du « petit », du lent, voire du tâtonnement.

Mais le masque n'a pas toujours été présent dans ce processus. Le mettre de côté a parfois été nécessaire : s'en « échapper » pour s'inventer d'autres contraintes et expérimenter d'autres variations de Fragilité et d'Héroïsme. Comme se mettre à nu, ne pas bouger pendant une heure ou travailler à l'aveugle... Remettre ensuite le masque et chercher comment ces états de corps pouvaient subsister lorsqu'on le porte.

Directement inspirée par mon fils (encore bébé à l'époque), une exploration physique

à partir du réflexe de Moro s'est révélée récurrente. Ces mouvements réflexes, dits « archaïques », surviennent chez le nouveau-né quand il est surpris ou lorsqu'il ressent une douleur. Un mécanisme de défense instinctif qui se manifeste par une extension soudaine des bras, des doigts et des jambes, et par leur retour tout aussi soudain à leur position de départ. À partir de cette gestuelle, s'est développée une base de vocabulaire, expérimentée avec ou sans masque, pieds nus ou placés sur une grande affiche posée au sol.

D'autres essais encore. Comme se filmer à monter et descendre des escaliers, masque sur la tête, pour « incorporer » le Pointu dans un contexte plus quotidien. Ou encore travailler avec le masque du Pointu dans une logique de manipulation d'objets.

En accumulant ces tentatives, un ensemble d'éléments de vocabulaire et de possibilités d'actions du Pointu s'est constitué, à partir desquelles différents essais de constructions narratives ont été développés. Mais les parcours ainsi dessinés n'ont jamais consisté en une écriture rigoureusement détaillée des mouvements physiques à réaliser. Il s'agissait avant tout d'organiser un assemblage d'actions, de « missions », à réaliser dans un certain espace et un certain ordre.

Un dernier enjeu a été de « nettoyer » et d'affiner les mouvements du Pointu : travailler en particulier les gestes de tâtonnement des pieds et des mains, imposés par l'aveuglement causé par le masque, tâcher d'estomper la fonction « technique » de ces gestes, afin de les intégrer davantage dans la poésie physique du Pointu, tout en veillant à préserver une certaine maladresse dans l'écriture, dans laquelle je trouve une forme de « pureté » (simplicité, sincérité) chorégraphique. Une écriture qui trouve aussi sa justesse dans la lenteur et l'appréciation de chaque geste, ainsi que dans la fragilité et l'héroïsme que l'on peut y trouver.



Installation.

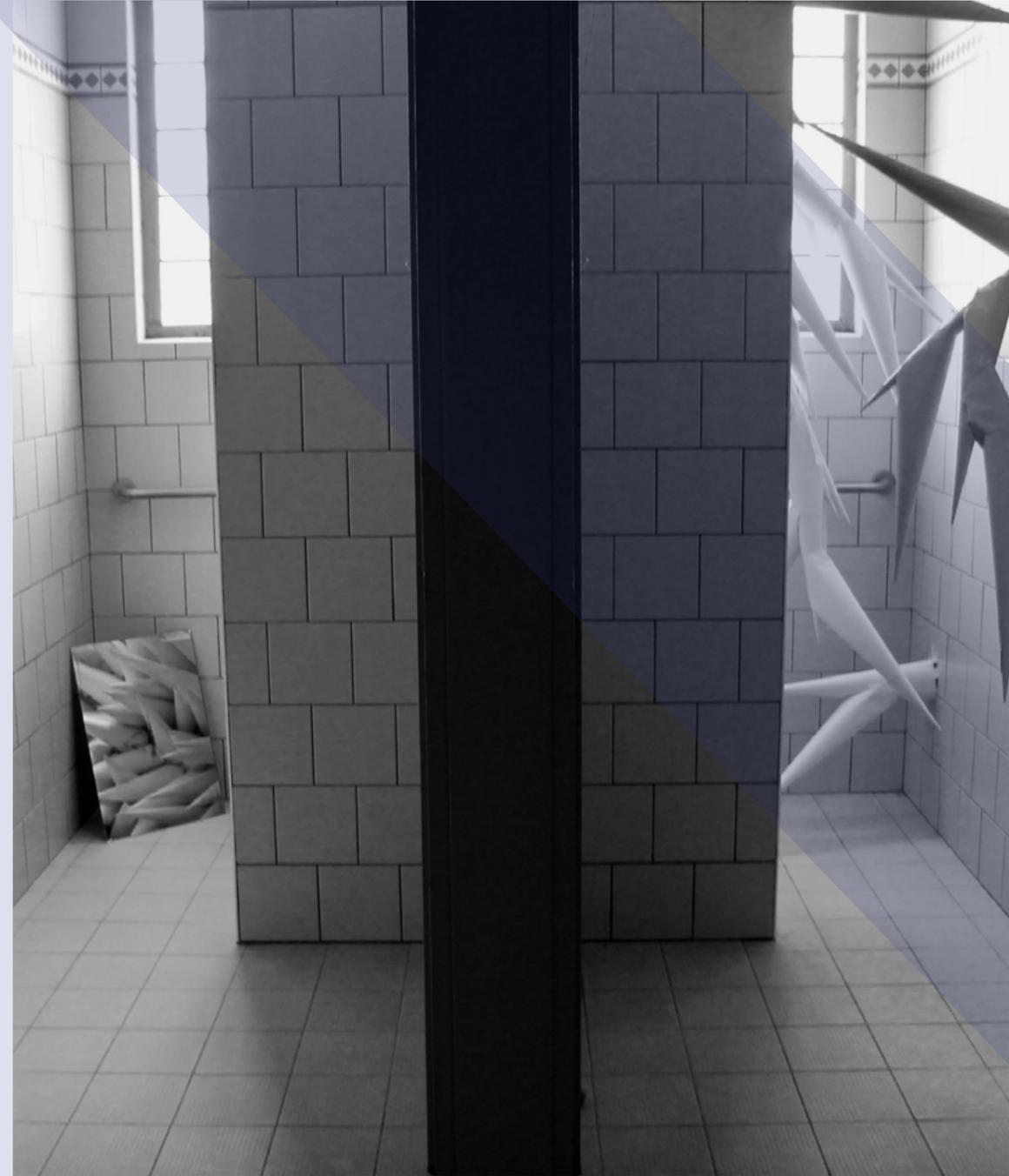
Dès la première résidence, la question de l'espace est apparue comme un point d'attention important dans le démarrage du travail. Car chaque lieu offre un volume, des qualités spécifiques, et renferme une série d'objets et de matériel : une mane à découvrir pour mieux envisager les explorations auxquelles invite l'espace.

À la première résidence, c'est aussi l'envie d'occuper l'espace, ce grand espace qui est mis à ma seule disposition, qui me pousse à me lancer dans la construction d'une vaste installation. À l'aide de longues barres métalliques et d'un rouleau de Scotch brun, trouvés dans la réserve du lieu, j'installe une sorte de tipi en son centre. Pour remplir l'ensemble de l'espace, je vais chercher plusieurs rouleaux de film de cellophane alimentaire. J'en recouvre le tipi tout d'abord, puis je crée, à un mètre du sol, une large toile d'araignée horizontale, s'étendant d'un bout à l'autre de la pièce.

Derrière cette démarche, il y avait le besoin de se rassurer, d'occuper le vide, de s'y construire un abri. C'était un moyen aussi de se mettre concrètement en action, en partant d'objets trouvés sur place. Un fonctionnement très nourrissant, et qui va dans le sens du sujet de réflexion (Fragilité et Héroïsme) étant donné la part d'improvisation que ce fonctionnement sous-tend. Cette façon d'aborder le travail (à partir des ressources que le lieu offre) a subsisté tout au long des résidences.

Une fois le Pointu pleinement inclus dans ma recherche, son image s'est imposée dans mes questions liées à l'espace : il ne s'agissait plus tant de l'investir, mais d'imaginer l'environnement propre au Pointu. Guidé par le profil du masque (un assemblage de cônes), j'ai tout d'abord l'idée d'une stalactite géante, faite de cônes et de Scotch noir; l'envie d'un objet monumental lié au masque du Pointu. Un assemblage que je finis par fixer au gril du lieu pour en faire une stalactite tournant sur elle-même, un objet esthétique et mobile.

À partir de là, s'imisce progressivement l'idée, pour l'environnement du Pointu, d'une part invisible, d'un monde caché. S'en suivront différentes variations autour du cône : une stalagmite géante, par esprit d'opposition, accompagnées d'affiches disposées au sol et servant de tapis mouvant, permettant un travail à la fois de prise d'espace, de mouvement et de son ; installation d'un champ de cônes, une étendue de pics dans laquelle je finirai par me rouler ; disposition d'une série de cônes, de plus petites dimensions, dans des douches, donnant une impression d'envahissement du monde réel par une forme caverneuse de papier ; ou encore, construction d'une petite *black box*, étroite grotte noire où poussent stalactites et stalagmites blanches, l'univers du Pointu en condensé, pour comprendre ses interactions possibles avec l'espace.



Écriture.

Écrire a été tout au long de la recherche une manière d'archiver non seulement les réflexions, les pensées, les états d'âme liés au processus de recherche, mais aussi les « coups de gueule » sur l'actualité, la société, notre manière de vivre ensemble, etc. Tout ce qui me traversait la tête, je l'ai régulièrement mis par écrit dans des cahiers. L'écriture comme un soutien, une trace. Et parfois aussi comme un point de départ pour un travail physique, la construction d'une installation ou l'exploration d'autres médiums.

Une autre façon d'aborder l'écriture est arrivée par l'intermédiaire de la lecture. Pour chaque résidence, j'avais avec moi un ou deux livres en lien avec ma double thématique de recherche. Je prenais des notes, extirpant l'un ou l'autre mot, l'une ou l'autre expression, qui m'interpellaient ou dont le sens m'intriguait, voire m'échappait. À partir de ces notes, j'ai fait un premier saut dans « l'écriture », pour m'essayer à ce médium que je n'avais jamais travaillé jusque-là. Une exploration intuitive, lancée dès la première résidence, en créant des associations, des assemblages, à partir de ces mots extirpés de mes lectures, sous forme de petites poésies abstraites, d'haïkus parfois mystérieux. Une pratique que j'ai régulièrement faite ensuite, de résidence en résidence.

Un voyage en Pologne, dans ma belle-famille, en pleine période COVID, et plus précisément les conversations et situations vécues durant ce moment-là, ont été le déclencheur d'une écriture fictionnelle, lors de la résidence suivante. L'histoire d'un homme vivant reclus dans son appartement ; une situation similaire à la nôtre à cette époque, mais développée dans une autre temporalité, dans un futur pessimiste. Une narration qui pouvait venir expliquer et développer une potentielle histoire concernant le passé du Pointu, son contexte, sa personnalité.

À travers l'écriture, diverses notions ont joué un rôle important dans l'exploration de ma double thématique de recherche. En particulier la notion de fissures et leurs qualités, ainsi que la question du visible et de l'invisible, des parts cachées de chaque chose ; une question qui m'a amené notamment à réfléchir sur les icebergs et à leurs 80% immergés, aux arbres et à leurs racines, et à commencer à entrevoir l'idée d'un monde caché, qui pourrait être celui du Pointu.

Ces idées ou points développés, écrits, ont été des dénominateurs, des liens, qui m'ont permis de constituer un univers autour du Pointu. Un monde inspiré du quotidien, un monde qui décrépite, qui s'effondre, mais qui donne naissance à la créativité, à un nouvel univers, à une voie parallèle.

Voir l'invisible, la partie cachée, secrète. Si l'arbre est la partie visible, les racines en sont la partie invisible et mystérieuse. De la même manière, un iceberg se cache pour ne montrer qu'une infime partie de son corps, la plus en harmonie avec l'environnement du « haut », mais que se passe-t-il de l'autre côté du plateau du visible ?

Le plateau du visible n'est qu'une fine limite entre ce que les yeux peuvent voir et ce qui existe en dessous. Le dessous, le monde du dessous, l'enfer ? Un monde de l'inconnu où le visible de l'extérieur prend une autre forme, souvent gigantesque.

Si les arbres, les rochers, les icebergs, les montagnes, les plantes, tous ou presque, ont un côté invisible plus grand que celui que l'on observe de l'extérieur, à quoi ressemble cette partie invisible de nous autres, êtres humains ?

À quoi ressemble notre part invisible ? Sommes-nous représentés du côté invisible ? Comment ? Le monde des morts ? Mis en terre, descendre en enfer.

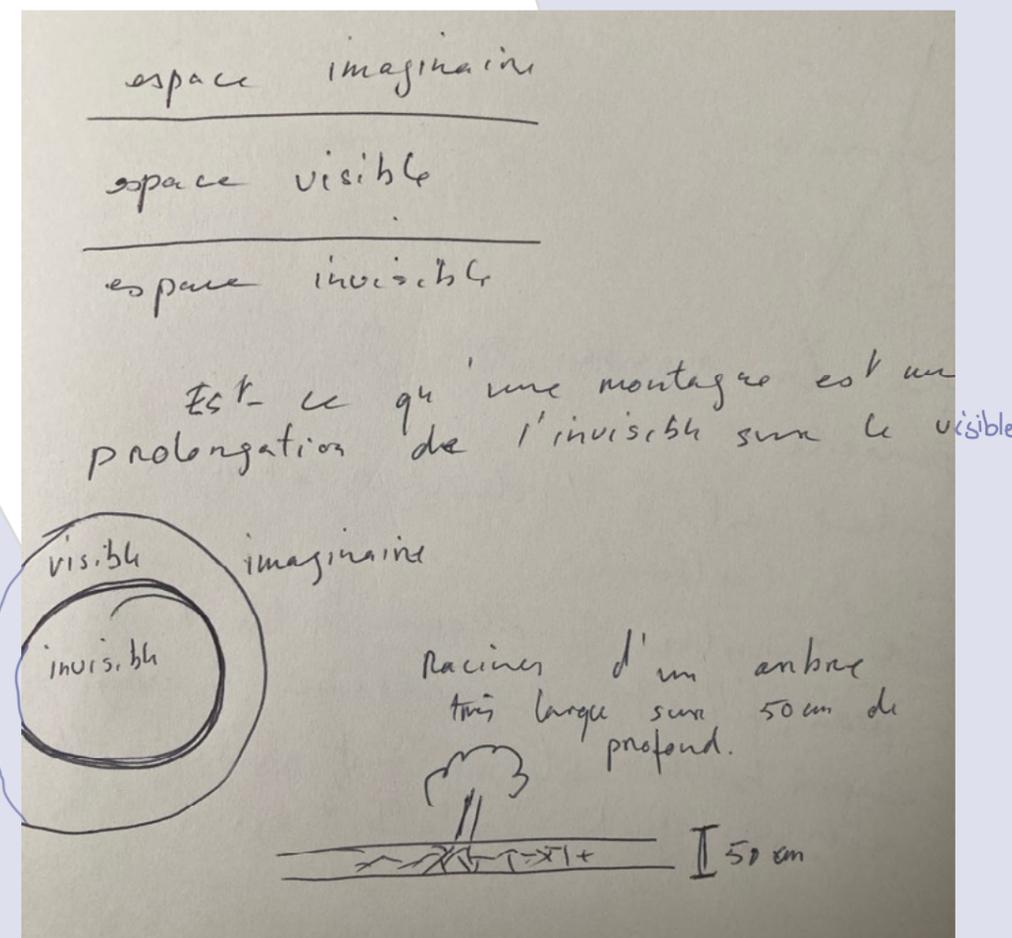


Photo.

Au commencement il y a des autoportraits réalisés avec la fonction retardateur de mon appareil, ainsi que des clichés témoignant de la lente construction des masques ou de l'évolution de mon travail de construction dans l'espace. Un rapport (d'archives) à la photographie qui s'est déployé tout au long de la recherche.

Progressivement, une autre approche s'affirme également : documenter l'espace de résidence. Intuitivement, je m'attache directement à des détails des lieux, à de petites choses : un reflet dans un miroir, un clou, un bout de Scotch, un mur sale ou qui s'effrite, une griffe dans une vitre, etc. Dans cette démarche, ce qui attire mon regard est l'unique moteur de mes choix.

À chaque résidence, ces prises de photo sont pour moi une manière d'appréhender l'espace, de le comprendre, d'aller à sa rencontre. Ces temps me servent souvent aussi pour prendre un certain recul sur les explorations ou questionnements qui m'occupent juste avant de prendre l'appareil photo.

Au fur et à mesure, en regardant toutes ces images qui s'accumulent, je m'aperçois que la Fragilité se retrouve dans beaucoup d'entre elles, que les objets ou détails photographiés ont en commun un Héroïsme à travers le temps... Ces photos sont une façon d'observer, d'analyser mon environnement à travers le filtre de ma double thématique de recherche.

Ces clichés sont pris spontanément. Je les garde tels quels ; je n'en retouche que très peu, dans une démarche esthétique ou de recadrage.

Lors de ma dernière résidence, je prends différentes photos de moi et du Pointu que je viens ensuite superposer dans un jeu de série montrant l'évolution d'une transformation de moi vers le Pointu, et dessinant aussi ma fusion avec celui-ci.



Les Gueules Cassées.

Cette démarche a été abordée au cours d'une seule résidence. Le désir d'explorer une autre pratique, de travailler avec mes mains aussi, mais d'une autre manière que dans des enjeux de construction d'installation. L'envie de modelage de plasticine, malléable à l'infini.

Pour cette résidence en particulier, la question de départ était de chercher ce que pourrait être le contexte du Pointu, son environnement. Loin de ces questions pourtant, je me suis mis à faire des visages d'environ 10cm par 10cm, avec l'intention d'en modeler rapidement un, de le photographier, et de recommencer.

Des visages bruts, déformés même, avec une esthétique non travaillée. L'aspect des Gueules Cassées m'est apparu à force de les observer. Ces soldats de la Première Guerre mondiale, rentrés défigurés, entre autres à cause des gaz chimiques lancés sur les champs de bataille. Ces gaz ont rongé leur peau, tendons et os. Des visages avec des trous béants donnant accès à des parties invisibles de leur anatomie. Des visages pour lesquels des « patchs », des prothèses modelées à la main, ont été construits sur mesure avec différents matériaux, du bois, du métal, du cuir, pour les rendre plus « humains ».

Des soldats traumatisés physiquement, et moralement partagés entre le fait d'être des héros et d'être devenus des monstres. Ils ont dû accepter du mieux qu'ils pouvaient leurs fragilités et, artisanalement, trouver des solutions esthétiques et pratiques à leurs mutilations.

Plus que des héros de guerre, ils ont été des héros en survivant à leur condition physique profondément fragilisée.

Des héros fragiles.



Gueule cassée CISA1146 © Medic@

Son.

Sans être au cœur de ma démarche de recherche, une attention au son a malgré tout traversé chacune de mes résidences.

Lors des sessions d'échauffement ou d'improvisations physiques, l'utilisation de musiques préenregistrées a servi de stimuli au travail physique, mais elle n'a jamais accompagné mes propositions d'écriture plateau partagées lors des fins de résidence. C'est à un autre endroit que la question sonore a été explorée : à partir du travail physique et plastique, à partir des sons générés par le corps dans ses déplacements dans l'espace, au contact du sol ou avec les matières utilisées pour construire les installations.

Glissements de pieds nus sur le bois d'un plancher ou la gomme d'un tapis de danse ; souffles et respirations « étouffés » sous le masque ; crissements de films de cellophane quand ils sont parcourus par des doigts humides ou par un micro ; crépitements du papier que l'on prend en main, que l'on froisse, sur lequel on marche, on se couche ou que l'on fait glisser au sol ; tapotements de doigts (prolongés de longs cônes en papier) sur le sol, sur la peau... Autant de qualités et de présences sonores explorées dans le présent de l'action. Des éléments le plus souvent discrets dans leur volume, créant une partition sonore à la fois vivante et fragile.

Lors d'une résidence en particulier, je me suis également essayé à la création de deux pistes sonores. N'étant pas musicien, ne sachant pas non plus jouer d'un instrument, et n'aimant pas particulièrement chanter, je me suis lancé dans ces deux tentatives sans autre optique que d'expérimenter ce médium que je ne connaissais pas. Pour ces deux essais, je suis parti d'un son qui m'avait fasciné lors de ma résidence précédente, et que j'avais trouvé alors que je réfléchissais aux environnements possibles du Pointu : l'enregistrement de craquements de banquise, dont les tonalités convoquent un imaginaire davantage lié à l'espace, au cosmos, qu'à un immense bloc de glace. Sur cet enregistrement, j'ai notamment ajouté des séquences rythmiques de « basses », ainsi que ma voix récitant un texte écrit à partir de paroles tirées de l'essai *La Fragilité* de Miguel Benasayag. Des mots et bouts de phrases sur lesquels j'avais butés à la lecture et avec lesquels j'ai écrit une chanson pour me les approprier.

Synthèse.

J'ai commencé ma recherche à l'arrivée de la pandémie en Belgique. Je n'avais pas encore eu jusque-là d'expérience professionnelle en solitaire. Je n'étais pas papa...

Quand je suis arrivé à LL, je n'écrivais pas particulièrement, je prenais quelques photos pour moi, je n'avais jamais travaillé avec un masque ni créé de sons.

Ces démarches n'étaient pas des objectifs à mon arrivée ; travailler seul en était un. Bien que difficile au début, j'ai lentement trouvé un chemin pour travailler par moi-même durant ces résidences. Je me suis retiré dans ma grotte interne (intime), pour me retrouver, et pour en ramener des pratiques nouvelles, un nouvel élan.

Aujourd'hui, je peux dire que je suis sur la voie de l'émancipation de mon caractère de porteur. C'est-à-dire, dépendre de quelqu'un. Grâce à ce processus de recherche, j'ai gagné une autonomie, ainsi que la confiance qui parfois me manquait pour développer une démarche personnelle.

En juin 2019, dans le formulaire de candidature à LL, je parlais d'apprentissage et de travail inconscient. Dans la recherche, j'ai appliqué cette méthode, passant d'un médium à un autre, sans avoir forcément conscience sur le moment que chaque chose en nourrit une autre et l'ensemble de la démarche. Une méthode que j'applique dans ma vie. J'accumule différentes expérimentations qui n'ont *a priori* aucun lien les unes avec les autres, et je les assemble dans une multitude de variations possibles. Cet ensemble de propositions forme aujourd'hui un univers autour du Pointu, toutes ces investigations sont venues renforcer et compléter l'univers de mon protagoniste. Ce Pointu, rencontré lors d'errements créatifs, une part de moi-même, une de mes facettes que j'ai appris à connaître durant cette recherche à LL. Une monde solitaire et curieux, où l'on commence par se nourrir de soi-même avant de côtoyer le reste.

Dans le formulaire de candidature, je parlais également du fait que ma pratique s'était tellement diversifiée au cours des années qu'il était temps pour moi de chercher à redéfinir ma personnalité artistique. La vérité est que j'ai ouvert encore plus de portes, je suis allé me perdre encore plus loin, mais parallèlement j'ai approfondi mon univers, j'ai développé une logique qui m'est propre et je suis capable d'en parler. J'ai pris confiance dans mes qualités dans des domaines qui m'étaient jusque-là inconnus. Je ne suis pas devenu un expert dans tous ces domaines, mais j'ai acquis une expérience personnelle me permettant de les aborder avec un aperçu général des possibilités qu'ils m'offrent. Je suis allé à la rencontre d'une part « négligée » de ma personne, de mon travail, et je suis d'autant plus curieux aujourd'hui d'en rencontrer d'autres encore.

Ce parcours m'a nourri personnellement et artistiquement. J'ai grandi, j'ai mûri. Tout ne s'est pas toujours passé dans le plaisir, mais le fait de pouvoir travailler sur le long terme et de pouvoir me perdre, ainsi que la bienveillance de l'équipe de LL sont une expérience inestimable.

En

voir



pythoudvalentin.wixsite.com/lepoidsdunhomme

